

Trois ans après avoir changé le monde, ChatGPT doit apprendre à y vivre

Manque de données propres, facture énergétique délirante, modèle économique consanguin, rivalité féroce... Après trois ans de vertige technologique, OpenAI se cogne désormais aux murs du monde réel et aux limites de la vraie vie d'une entreprise « normale ».

PHILIPPE LALOUX

Le 30 novembre 2022, OpenAI, une organisation à but non lucratif qui a (avait) pour mission de faire en sorte que l'intelligence artificielle (IA) profite à toute l'humanité, balance gratuitement son robot conversationnel entre les mains du grand public. L'arrivée de ChatGPT fait l'effet d'une bombe. Il avait fallu 75 ans au téléphone, seize ans au smartphone, dix ans à Netflix ou quatre ans et demi à Facebook pour atteindre les 100 millions d'utilisateurs dans le monde. Il n'en faudra que deux mois au chatbot. Trois ans plus tard, 800 millions de personnes (soit 10 % de l'humanité) l'utilisent chaque semaine, tant pour le privé que pour le boulot. Chaque seconde, le robot répond à plus de 29.000 messages. La révolution est quasi anthropologique.

Il est encore trop tôt pour en mesurer l'ampleur. Mais, à ce stade, les effets disruptifs de ces technologies sont tels qu'ils ont déjà remodelé notre manière de travailler, d'apprendre, d'interagir... De penser, en somme. Les précédentes révolutions industrielles avaient automatisé les savoir-faire. Celle-ci entend automatiser nos savoir-penser. Le vertige est immense. Après avoir défié toutes les lois de la propriété intellectuelle et siphonné tout ce que l'humanité avait produit (livres, encyclopédies, médias, vidéos, œuvres d'art, musique...), OpenAI a modifié notre rapport au savoir. Et créé cette nouvelle dimension : l'illusion du savoir. Aujourd'hui, on a compris que l'IA pouvait nous aider à réfléchir (notamment pour résoudre des défis planétaires immenses). La crainte soulevée, notamment par les philosophes, c'est de la laisser penser (et agir) à notre place.

Nous rendre accros

Tel était pourtant bien l'ultime objectif poursuivi par son concepteur, alors inconnu au bataillon, Sam Altman. A l'instar de ses camarades transhumanistes de la Silicon Valley, il caresse toujours bel et bien l'espérance d'une société où une IA super puissante automatiserait 30 à 40 % des tâches actuelles (il évoque bien des « tâches » et non des « emplois »). Dans un monde d'IA omniprésente, chaque humain, qui pourrait donc se consacrer à des tâches plus créatives ou relationnelles, aurait droit à une sorte de dividende sur la richesse produite, sous forme d'allocation universelle.

Après trois ans, l'expérience montre qu'OpenAI n'a pas lâché l'os. Pour y arriver, il s'est profondément transformé. ChatGPT, ce n'est plus juste un robot conversationnel. L'outil a évolué vers un univers de services destinés à s'ancrer fermement dans nos vies, du matin au



soir : réseau social, assistant personnel (y compris pour le shopping), navigateur web, moteur de réponses, intermédiaire transactionnel... Confident, aussi, voire amant puisque les conversations érotiques vont bientôt être autorisées. Bref, un écosystème fermé censé nous rendre accros.

Il a fallu 75 ans au téléphone, seize ans au smartphone, dix ans à Netflix et quatre ans et demi à Facebook pour atteindre les 100 millions d'utilisateurs dans le monde. Il a fallu deux mois à ChatGPT

A ce stade, il est difficile de dire si une telle vision nous conduirait vraiment vers une société d'abondance partagée plutôt qu'un cauchemar féodal, avec concentration extrême du capital, surveillance de masse et contrôle autoritaire. Mais les signaux ne sont pas réconfortants. En trois ans, les acteurs de l'IA ont d'ores et déjà ébranlé les piliers des pères fondateurs du web : sa neutralité, son universalité... Leurs écosystèmes ont même réussi à sonner le glas de l'hypertexte (et de son exploitation commerciale, l'économie du clic) et à forcer Google à réinventer son moteur de recherche, c'est dire. En matière de régulation, les autorités veillent au grain. Mais on est encore à des années-lumière d'une « charte mondiale de l'IA ». La tentative européenne de cadrage (à travers l'AI Act) reste coincée au stade des grands principes.

Quatre écueils de taille

Pour autant, OpenAI est loin d'avoir réussi son hold-up. Il y a au moins quatre obstacles, et non des moindres, à franchir pour réussir son pari. Et à ce jeu, tous les concepteurs de grands modèles de langage, ou presque, sont dans le même bateau.

Premier écueil : la donnée, le nerf de la guerre. Sans données fiables, pas de modèle d'IA fiable. Et donc vendable. Or, elles se raréfient. Pillés, de nombreux éditeurs de contenus ont barré la route aux robots « moissonneurs ». L'impasse est juridique. Pour en sortir, il faudra réinventer les modèles de re-

distribution des droits de propriété intellectuelle, comme l'avait fait, en son temps, Apple pour la musique (avec iTunes). Les données sont par ailleurs de plus en plus pourries. Aujourd'hui, le web recèle plus de contenus produits par des IA que par des humains. Internet devient une sorte de monstre consanguin, biaisé et absurde, se nourrissant des données, non fiables, qu'il a lui-même produite. L'IA renforce ce phénomène, comme si elle coupait la branche sur laquelle elle est assise.

Deuxième écueil : la planète. S'il y a bien un secret bien gardé par les *big tech*, c'est leur facture d'électricité. Elle est babylonienne. En 2024, l'ensemble des data centers a consommé environ 415 TWh d'électricité, soit près de 1,5 % de la demande mondiale, l'équivalent d'un pays comme la France. Cette consommation pourrait atteindre environ 945 TWh en 2030 (près de 3 % du total), en grande partie à cause de l'essor de l'IA. A moyen terme, la poursuite de cet essor dépendra de la capacité à décarboner massivement et étendre fortement la production électrique. Et à réguler l'usage des ressources (eau, fongier, réseau).

Le spectre de la bulle

Troisième écueil : l'argent. Tant qu'elle n'aura pas explosé, on ne pourra pas dire que l'IA est une bulle. Mais là aussi, les signaux ne trompent pas. Certes, les chiffres donnent le tournis. OpenAI est devenu l'entreprise non cotée la plus valorisée de la planète, à 500 milliards de dollars. Du jamais-vu. Les investissements réalisés sont considérables : 485 milliards de dollars de 2022 à 2024, 1.400 milliards attendus de 2025 à 2027. Les usages explosent. Mais rien n'est gagné. Selon une étude du MIT publiée en juillet dernier, si 90 % des entreprises avaient sérieusement étudié l'intégration de l'IA dans leur activité, 95 % des projets n'ont pas encore dégagé d'économie ou de gain notable.

Oui, OpenAI réussit à dégager du chiffre d'affaires : 20 milliards de dollars prévus cette année, affirme son patron, et « plusieurs centaines de milliards d'ici à 2030 ». Mais la rentabilité manque toujours à l'équation. Pas avant 2029, selon Sam Altman, qui, cette année, aura brûlé trois fois et demie plus

de cash que l'an dernier (8,5 milliards). Pour y arriver, le nombre d'abonnés payants à ChatGPT devrait bondir de 20 à 220 millions d'ici à 2030. La publicité devrait faire son apparition l'an prochain. Dans tous les cas, d'après un rapport de Bain & Company, pour rentabiliser les actuelles dépenses des *big tech* en infrastructures, les clients devraient débourser un total de 2.000 milliards de dollars par an auprès des fournisseurs de modèles de langages et de *cloud*. Un leurre.

Autre gros souci : l'argent tourne en boucle. Exemple : Nvidia (valorisé à plus de 4.500 milliards de dollars) décide d'investir 100 milliards dans OpenAI, qui s'engage à son tour à lui acheter des puces. Pour faire tourner ses modèles, OpenAI achète pour 300 millions de dollars en capacités *cloud* chez Oracle qui, à son tour, commande pour des dizaines de milliards de dollars de puces Nvidia et construit des centres de données dédiés à OpenAI. Le serpent se mord la queue. En réalité, la croissance de l'IA provient essentiellement de la construction d'infrastructures destinées à soutenir une hypothétique demande plutôt que de l'usage immédiat.

Google, maître à bord

Quatrième écueil : la concurrence. Elle est féroce. En trois ans, OpenAI est déjà en passe de perdre son hégeomie. Et qui semble rafler la mise ? Google et son dernier modèle de langage, Gemini 3. Le nouveau-né exploserait tous les standards. Au point de provoquer une migration des utilisateurs de ChatGPT. Même Sam Altman a dû admettre la supériorité de son rival. Et glisser à ses 3.500 employés de se préparer « à des vibrations difficiles » et « des vents économiques temporaires ». En parallèle, Anthropic et son modèle Claude, Meta (et ses rêves de superintelligence), Grok d'Elon Musk, le chinois *low cost* Deepseek, Perplexity ou Microsoft maintenant aussi une pression constante sur ChatGPT. Quelques mois à peine suffisent pour égaler les avancées de l'un ou de l'autre. Le grand jeu de chaises musicales a commencé.

Après trois ans de suprématie et avoir changé le monde, OpenAI découvre la vraie vie. Et devient, déjà, une entreprise « normale ».

Sam Altman, concepteur de ChatGPT, caresse toujours l'espérance d'une société où une IA super puissante automatiserait 30 à 40 % des tâches actuelles. © AFP